

gueil ; je partis en enlevant au comte une somme considérable. Hélas ! elle s'engloutit bien vite dans le gouffre de la débauche. Alors, pour rétablir ma fortune et pour échapper aux poursuites de la justice, je m'enrôlai parmi les brigands de Rodolfo. Me voilà lieutenant ; j'ai de l'or en abondance, mais dans ce souterrain est-il possible d'en jouir ?

STERNO.—Je l'avoue, cet or que nous recherchons avec tant d'ardeur ne nous est guère plus utile que les cristallisations suspendues sur notre tête ; mais un jour, rendus à la liberté, nous pourrions mener une vie plus riante, et, grâce à nos richesses, devenir des modèles de vertu.

PIETRO.— Un serment solennel unit mes destins à ceux de Rodolfo ; je resterai près de lui.

STERNO.— Pensez-vous qu'il demeure longtemps dans ce souterrain ?

PIETRO.— Jusqu'à la mort. Sa sentence est prononcée ainsi que la mienne ; nous ne sortirons d'ici que pour monter sur l'échafaud.

STERNO.— C'est une espérance que je partage avec vous, lieutenant. Aussi la pensée des gibets d'Italie et d'Autriche me réconcilie-t-elle avec notre sombre demeure. Cependant je regrette parfois les jours de mon enfance, ces jours où, la besace sur l'épaule, le bâton à la main, l'insouciance dans le cœur, je respirais en liberté l'air pur de ces montagnes... A plus forte raison, lieutenant, devez-vous regretter les plaisirs de Vienne.

PIETRO.— Vienne ?... Non. Mais je l'avouerai, je regrette les fils du comte de Lansfeld, deux enfants, deux anges confiés à mes soins. Ce sont les seuls êtres que j'aie aimés ; mais